

TEMPERATURE

Du 28 septembre 1900.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include Du matin, Midi, 4 P. M., 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 28 septembre. Indications pour la Louisiane...

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Paucres et Grands Boers, J. Gentil. Le Bouquet volé. Lassouche, raconté par lui-même...

LE JUGE LYNCH.

C'est la tristesse dans l'âme que nous avons à relater aujourd'hui encore, nous ne dirons pas une exécution sommaire...

Les exécutions sommaires sont nécessairement inspirées par l'esprit de vengeance. Elles sont l'explosion de la colère publique...

Il peut se présenter des cas, heureusement très rares, où les exécutions sommaires sont légitimes, au moins excusables.

Comme on peut s'en convaincre en lisant nos dépêches de Houston ou de Lac Charles, on s'est commis le crime qui a soulevé la population, le forfait était à peine commis que le coupable était entre les mains de la police et que la justice s'appropriait à le frapper sans pitié.

On reproche à la justice une certaine lenteur dans ses procédures; c'est là ce qui fait sa force. Si elle s'est imposée des formalités qui ralentissent sa marche, c'est afin d'échapper au soupçon de céder à ses propres passions ou aux violences populaires.

Nous ne connaissons rien de

terrible pour les méchants, rien de rassurant pour les bons, comme cette justice froide, impartiale qui n'a aucun parti pris, qui frappe également et indistinctement tout ce qui mérite d'être frappé.

Rien de sage comme ses lenteurs, rien de terrible comme ses arrêts.

Les causes de la guerre.

D'un correspondant de Londres: M. Krüger ayant quitté le Transvaal et étant sur le point, dit-on, de partir pour l'Europe, on peut supposer que la guerre s'approche de sa fin.

Au moment donc où la guerre finit, ou paraît devoir finir, il n'est pas sans intérêt de se rappeler pourquoi elle a commencé. C'est un fait curieux, — mais vrai, — que, quand on demande aux Anglais la cause de la guerre, il est rare que deux personnes fassent la même réponse.

Pour les uns, la cause de la guerre, c'est la nécessité de redresser les griefs des uitlanders; pour les autres, celle de venger Majouba Hill; pour d'autres encore, l'Angleterre a fait la guerre parce qu'il existait en Afrique un vaste complot pour chasser les Anglais du Cap et du Natal.

Il est certain que les griefs des uitlanders ont été l'objet des négociations auxquelles a mis fin l'ultimatum du 11 octobre 1899, et, dernièrement encore, le ministre de l'intérieur, dans son discours de Blagdon Park, et lord Georges Hamilton, dans ce qui a été prononcé à Weston Park, nous ont parlé de l'égalité de droits dont jouiront tous les blancs dans le Transvaal et l'Etat d'Orange devenus possessions anglaises.

M. Chamberlain, ses collègues et tous les orateurs et journalistes qui défendent la nouvelle diplomatie et la guerre qui en a résulté, n'ont cessé de nous dire que le but de la magnanime Angleterre est tout simplement d'étendre à tous les blancs les mêmes droits, les mêmes privilèges de cette égalité de traitement que leur refusait M. Krüger.

Donc, si la guerre n'a pas été entreprise exclusivement dans l'intérêt des uitlanders, cet intérêt est, avec la revanche de Majouba et le complot anti-britannique, une des causes du conflit.

Les uitlanders restés à Johannesburg et à Prétoria pouvaient donc nourrir l'espérance légitime que l'arrivée des Anglais dans le Transvaal serait pour eux le commencement d'une ère nouvelle.

C'est bien, en effet, une ère nouvelle qui s'est ouverte à l'arrivée de lord Roberts au Transvaal; mais ce n'est peut-être pas celle qu'ils attendaient.

Lord Roberts a trouvé, pour régler la question des uitlanders, une idée générale à laquelle n'avait pas pensé M. Krüger. Comme toutes les grandes choses, elle est fort simple, l'idée de lord Roberts: elle consiste tout bonnement à faire arrêter les uitlanders, à les faire monter dans des trains de chemins de fer, à les expédier sur un point quelcon-

que du Cap ou du Natal et à les faire embarquer pour l'Angleterre. A leur arrivée ici, on les confie à l'agence Cook, qui les réexpédie dans leur pays d'origine, Allemands, Autrichiens, Portugais, Hollandais, Français et Anglais mélangés sont traités de la même façon et, sous ce rapport, l'Angleterre peut se vanter d'avoir accordé à tous les uitlanders, l'égalité de traitement avec une impartialité louable.

Pas plus tard qu'hier un Anglais, un mécanicien qui était employé dans les mines de Johannesburg où il avait travaillé pendant presque toute la guerre, est venu se plaindre au magistrat de police du district de la Tamise qu'il l'avait débarqué lundi sans un penny, et voici le dialogue qui s'est engagé entre le magistrat et l'aitlander britannique.

— Qui vous a amené ici? — Le gouvernement britannique.

— Êtes-vous sujet britannique? — Je suis Ecossais, et je vous dis que je suis ici sur parole. J'ai promis de n'avoir aucun rapport avec le Transvaal et l'Etat libre d'Orange. On m'a conduit à East London et gardé dans le camp pendant huit ou neuf jours; après quoi, on m'a mis à bord du *Marathon*, en me disant qu'on m'envoyait au Cap. Au lieu de cela, le bâtiment est allé à Simons-Town; mais on ne m'a pas permis de débarquer, et on m'a amené en Angleterre. J'ai du bien, y compris une maison, à Johannesburg.

— Voulez-vous dire qu'on vous a emmené en Angleterre contre votre gré? — Certainement, et je suis arrivé hier sans un penny dans ma poche. Je suis prêt à retourner!

— Je ne sais pas pourquoi vous êtes parti. — On m'a emmené de force, et je n'avais aucune idée de ce qui allait arriver.

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'aller au ministère des colonies. — Voilà tout ce qu'on obtient cet uitlander écossais, possesseur d'une maison à Johannesburg, et qui a été rapatrié malgré lui.

Je sais des cas analogues et même plus graves encore. Il est arrivé ici dernièrement des gens qui, après avoir passé vingt ans au Transvaal, ont été saisis par les soldats anglais sans même pouvoir rentrer chez eux et prévenir leurs femmes et leurs enfants et qui ont été embarqués comme l'Ecossais d'hier et jetés sur le port de Londres avec une livre sterling en guise de compensation.

On peut se demander ce qu'auraient dit les journaux anglais si un autre gouvernement, dans la même situation, avait agi de même envers des sujets britanniques.

Mais quelle ironie, de voir l'Angleterre qui a fait la guerre, entre autre choses pour secourir les uitlanders, traiter ainsi ces malheureux, les ruiner, désoler leurs familles et les jeter brutalement sur le pavé de Londres ou dans un port de leur pays d'origine.

Certes, c'est un moyen de régler la question des uitlanders que de les supprimer en les mettant à la porte du Transvaal, et c'est un procédé que M. Krüger n'avait pas songé à employer.

Il est probable que, à l'heure qu'il est, beaucoup de ces uitlanders pour lesquels l'Angleterre prétend avoir fait la guerre et auxquels elle promettrait l'égalité de traitement pour tous les blancs, regrettent le temps où ils vivaient tranquillement dans leurs maisons, sur leurs propriétés, au sein de leurs familles et dans une prospérité réelle, sous le joug tyrannique de M. Krüger.

Qui aurait cru, il y a un an, que la protectrice des uitlanders serait leur pire ennemie?

LES ETAPES

L'armée Chinoise

DEPUIS 50 ANS.

Quand la campagne de Chine fut entreprise, en 1860, la France et l'Angleterre n'eurent pas à lutter contre un adversaire bien redoutable.

Les 500,000 hommes qui composaient l'armée de Célestes se servaient de sabres, d'épées, de piques, d'arcs, de flèches et de fusils assez primitifs. Les Chinois, qui ont inventé, de temps immémorial, la poudre à canon et la boussole, employaient des pièces d'artillerie montées sur des affûts fort peu solides et lançant des boulets en terre durcie et desséchée.

Le recrutement de l'armée était alors l'apanage de certaines familles. On devenait soldat de père en fils. Et un père n'avait le droit de quitter les armes et de prendre son congé que lorsque son fils pouvait le remplacer: à l'âge de quinze ans. S'il n'avait pas d'enfant, il devait en adopter un qui prenait sa place.

En un mot, cette armée, sorte de garde nationale des plus inoffensives, se composait de quelques misérables corps de garde. Les soldats étaient désarmés, le long des rivières et au bord des chemins, où on leur abandonnait quelques terres à cultiver dont ils bénéficiaient indépendamment de leur paye.

Ils portaient le même costume que les autres habitants, à l'exception de la camisole qu'ils mettaient par dessus leur vêtements et était de la même couleur que celle du drapeau sous lequel chaque soldat devait combattre, c'est-à-dire, soit jaune, soit rouge, soit bleu, avec ou sans bordure.

En temps de guerre les militaires se confiaient du casque en fer et se garantissaient à l'aide de cuirasses piquées et outées, et de boucliers de bambous entrelacés.

Six anciens traités sur la guerre étaient mis, par les Chinois au nombre des livres classiques de l'Empire. Les mandarins militaires devaient les examiner et même les étudier avec le plus grand soin.

Le P. Jésus-Amiot, missionnaire, a traduit en français trois de ces ouvrages, et plusieurs exemplaires des six traités en question sont conservés à la Bibliothèque Nationale.

Il faut que l'art militaire chinois remonte bien loin, puisque l'un de ces traités avait déjà subi des commentaires cinq siècles avant Jésus-Christ. L'auteur y considère que cinq choses sont essentielles au succès des armes: 1o La doctrine; 2o La connaissance des climats, des saisons et des productions de la terre; 3o La géographie et la topographie; 4o l'obéissance des inférieurs, et, chez le général, la science des ressources, le courage et la valeur; 5o la discipline et l'art de ranger les troupes.

Dans son style très imagé, il veut que l'armée chinoise soit semblable au serpent *chouai*. Si l'on frappe la tête, la queue doit immédiatement secourir la tête menacée; si l'on frappe la queue, c'est à la tête de se retourner pour défendre la partie

du corps que l'on attaque; si on frappe au milieu ou bien ailleurs, la tête et la queue doivent aussitôt se réunir en cet endroit.

Ce traité militaire conseille aux généraux de s'efforcer, avant tout, dès le commencement de la campagne, de se rendre maîtres des chefs ennemis, de les capturer, morts ou vivants, soit par la force, soit par la ruse.

Mais, à côté de ces avis assez judicieux, nous remarquons, dans ce fameux traité, des ordres dont l'étrange nous frappa. L'auteur, Ou-Tse, recommande formellement de ne confier les tambours et les bassins qu'aux soldats les plus courageux. « Ces tambours et ces bassins », ajoute-t-il, dans son langage poétique, « doivent parler aux oreilles, les étendards et les drapeaux aux yeux, les récompenses et les châtiements au cœur! »

Ajoutons, en passant, que les premiers livres chinois furent apportés, en 1697, par le P. Bouvet, missionnaire qui, de la part de l'Empereur des Célestes, remit à Louis XIV, 42 volumes chinois. Il n'existaient alors, en France, que quatre volumes écrits dans cette langue.

On peut même dire que les Chinois avaient de beaucoup dépassé les Japonais dans les découvertes et le demi-progrès où ils stagnaient depuis des siècles. Ainsi, le fusil et le canon n'obtenaient que fort peu de crédit auprès des soldats japonais, il y a une cinquantaine d'années. Mais, en revanche, ils passaient pour de merveilleux manieurs de sabres.

Des missionnaires ont prétendu avoir vu un bon coup de deux, d'un seul coup, avec un sabre japonais.

La défaite des Chinois en 1860 ne les fit sortir que bien imparfaitement de leur impassibilité légendaire.

L'armée, très mal recrutée, se composa dès lors d'engagés qui prenaient les armes pour quelques années, ou même pour quelques mois.

Malgré un nombre considérable d'habitants, le chiffre des soldats ne dépassait guère 500,000.

Ils divisèrent, cependant, leurs troupes à l'européenne, c'est-à-dire sous les ordres d'un général en chef par province, ayant comme officiers subalternes et sous-officiers, des généraux de brigades, des colonels, des lieutenants-colonels, des commandants, des capitaines en premier, des capitaines en second, des lieutenants et des sergents.

Huit bannières, trois qualifiées de supérieures et cinq d'inférieures, chacune de couleur différente, selon la province, devaient les mener au combat.

Mais cette armée manquait complètement de cohésion, chaque province étant gouvernée de façon différente. Et un officier de vaisseau anglais, qui était dévoué au service de la Chine pendant plusieurs années, et qui cherchait à lui inculquer les premiers principes militaires, fut obligé de démissionner devant l'impossibilité où il se trouvait d'obtenir la moindre discipline.

Entre temps, les Célestes avaient cherché à donner quelque importance à leurs arsenaux de Fou-Tchéou et Kao-Tchang-miao, et fait construire quelques canonniers modernes sur chaudières anglaises.

C'est dans ces conditions qu'ils furent battus par leurs petits voisins les Japonais.

La leçon avait été par trop dure. Aussi, dès 1896, l'armée chinoise fut elle enfin exercée et équipée à l'européenne.

L'Empereur chargea des envoyés spéciaux de se procurer, dans les contrées bien outillées, les armes qui leur sembleraient

les mieux conditionnées. Les fusils Mauser furent donnés à l'infanterie; les cavaliers portèrent la carabine Winchester, et l'artillerie s'exerça à l'aide de canons Krupp et mitrailleurs Hotchkiss.

De nombreuses et très importantes fabriques de poudre et de cartouches s'élevèrent, avec rapidité, à Lan-Ping-Syner près de Pékin, à Anting Fuer dans la province de Nagnan-Hwée, à Hang Tehou dans celle de Tchekiang, à Hu-Kou dans celle de Kiang-Li... Shanghai et Nankin renfermèrent des arsenaux de premier ordre. Deux autres à Tien-Tsin, ceux que les troupes alliées ont fait sauter récemment, devaient servir à l'armement des provinces de Petchi-Li, de Moukden et de Choung Tong.

La Chine se trouva donc armée aujourd'hui, et bien par sa seule faute, au moment où elle allait commencer à pouvoir se défendre.

Quel va être le résultat de la prise de Pékin?... chacun se le demande.

Un des hommes qui ont le mieux connu la Chine, Sir Thomas Wade, l'un des rédacteurs des traités de 1860, disait dans une conférence à Cambridge, il y a quelques années: « Si le Gouvernement chinois est forcé de quitter Pékin, il perdra pour jamais tout son prestige, et l'Empire entier tombera dans l'anarchie, et perdra son unité. »

A L'EXPOSITION.

Le commissariat général a fait établir le relevé statistique des entrées à l'Exposition à la date du 16 septembre inclusivement. Le voici:

Table with 2 columns: Category and Amount. Rows include Total des Entrées, Payantes, Gratuites, Tick oblit., etc.

A la date du 16 septembre 1899, on ne comptait que 22,614,301 entrées payantes et gratuites, et 19,500,400 tickets oblitérés.

Les galeries de l'Exposition sont, depuis quelques soirs, fermées à six heures et demie.

Une nouvelle et mystérieuse attraction a été présentée dernièrement au Théâtre Parsan.

Sur le coup de trois heures, le rideau s'est levé et un imprésario anglais a présenté une jeune femme qu'il a hypnotisée.

D'abord, la jeune femme a exécuté toutes sortes de mouvements de poupée à ressort. Puis la poupée vivante, qui trottoirait sur un escabeau de petite largeur, s'est élevée au-dessus de cet escabeau et s'est mise à tourner au-dessus du plancher de la scène, volant tout comme un oiseau, dansant à la façon de Lofe Falter, gracieuse et charmante.

On a beaucoup applaudi sans rien comprendre.

Discours de la reine.

Le discours de la reine de Hollande à l'ouverture des journaux d'un Etat général, constate qu'aucun changement n'est survenu dans les relations amicales avec les puissances étrangères.

Cependant, les troubles de Chine ont entravé les relations avec ce pays.

Les conventions de la Conférence de la paix ont été ratifiées par presque toutes les puissances.

La reine espère que le bureau international d'arbitrage qui se

ra établi bientôt ici atteindra son but, qui est de favoriser la solution pacifique des différends entre les peuples.

« Les événements déplorables de la guerre nord-africaine et les troubles en Chine ont rendu nécessaire la présence de notre marine dans ces parages, pour protéger nos nationaux s'il était nécessaire.

« L'état des finances est favorable. Cependant, le renforcement des crédits est nécessaire pour couvrir de nouvelles dépenses.

« La situation à Algés est améliorée, grâce à la vigilance de l'armée et de la flotte. »

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

M. Fred. Bond achève brillamment au Tulane une série de représentations brillamment commentées.

Il y avait une très belle chambre hier soir au Grand Opera House pour applaudir la pièce en vogue de cette semaine: « Mr Barnes of New York ». Ce drame a obtenu un remarquable succès grâce au talent qu'y déploient les premiers sujets de la troupe Baldwin-Melville.

Demain, en matinée, première d'une très jolie comédie qui a fait fureur à New York: « A Young Wife ».

THEATRE "CRESCENT".

C'est avec un bien légitime regret que le public verra partir demain, M. Keenan. Son talent, ici, a fait une véritable sensation. Il y aura foule, à la dernière représentation de « A Poor Relation ».

Peu de personnes connaissent la pièce qui va nous être donnée: « Man o' Warman ». C'est une pièce à grande mise en scène; elle produira beaucoup d'effet. C'est une nouvelle série de succès assurés pour le Crescent.

Le feu d'Albion, tant léger et allégrement dirigé, elle est indispensable à la parfaite santé.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW YORK. Steamship El Rio Mason, parti 20 sept. Steamship El Rio Mason, parti 15 sept. Steamship El Rio Mason, parti 15 sept. Steamship Louisiana, parti 15 sept.

LIVERPOOL. Steamship Atlantic, parti 15 sept. Steamship Cuba, parti 15 sept. Steamship Cuba, parti 15 sept. Steamship Cuba, parti 15 sept.

ANVERS. Steamship Anvers, parti 29 sept. Steamship Anvers, parti 29 sept. Steamship Anvers, parti 29 sept. Steamship Anvers, parti 29 sept.

ST. VINCENT. Steamship St. Vincent, parti 7 sept. Steamship St. Vincent, parti 7 sept. Steamship St. Vincent, parti 7 sept. Steamship St. Vincent, parti 7 sept.

ALMADA. Steamship Almada, parti 4 sept. Steamship Almada, parti 4 sept. Steamship Almada, parti 4 sept. Steamship Almada, parti 4 sept.

FLORIDA. Steamship Florida, parti 25 sept. Steamship Florida, parti 25 sept. Steamship Florida, parti 25 sept. Steamship Florida, parti 25 sept.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIEME PARTIE

Les Tragédies de l'Amour.

XVI

CHOISISSEZ!

(Suite.)

Le marquis parut avoir un moment d'hésitation. Il regardait

Colette et les deux frères alternativement, essayant de deviner. Puis il dit: — J'ai confiance; ils ne peuvent vous manquer de respect.

Pierre et Gaston rougirent sous le regard sévère du marquis. Le vieillard avait confiance en eux, et ce qu'ils rêvaient contre la jeune fille était une chose infâme.

Mais l'amour les aveuglait. — Le marquis se retira. — Maintenant, dit Colette, nous sommes seuls, parlez...

Ce fut Pierre, résolu, qui prit la parole: — Mademoiselle, nous serons brefs... Je ne vous rappellerai point les causes de la haine qui a divisé la famille Girodias et celle des Villefort. Vous avez assisté à bien des événements depuis une année. Je vous dirai seulement que cette haine, si elle existe toujours, n'a plus les mêmes raisons que celle d'autrefois...

... Nous haïssons toujours le duc de Villefort, non plus parce que nous l'accusons d'avoir assassiné notre père... mais parce qu'il vous aime...

Elle se leva brusquement, prête à leur défendre de continuer. Pierre, très calme, reprit: — Nous avons besoin d'établir nettement cette situation avant d'en arriver aux propositions que nous venons vous faire. Le duc de Villefort n'a pas assassiné notre père. Nous le savons, nous en avons la preuve.

— Ah! la preuve?... La preuve, dites-vous! — Et une expression de bonheur se voyait sur ses traits.

— Oui... une preuve... contre laquelle nul ne pourra s'insurger en faux. — Et vous ne l'avez pas rendue publique...

— Patience... C'est un plaisir que nous nous sommes refusé, en effet, jusqu'aujourd'hui et que nous vous réservons.

— Vous me réservez, à moi, de faire connaître cette preuve au duc, à sa famille... — Au monde entier, si cela vous plaît.

— Mais ce devoir n'est pas le mien: c'est le vôtre... — Ecoutez, mademoiselle, et pesez bien mes paroles... Nous n'entreprendrons plus rien maintenant contre le duc, qui nous a sauvé la vie sur le radeau de « Némésis » et qui nous a recueillis sur la « Minerve ».

— Et moi, je vous dis: Peut-être!... Je reprends... Je vous ai dit tout à l'heure que nous possédions la preuve de l'innocence, de l'innocence absolue, éclatante de M. de Villefort. Cette preuve, nous venons vous l'offrir, à vous, mademoiselle...

— Nous sommes convaincus, mon frère et moi, que... ce serait pour vous... une grande, une très grande joie, si vous pouviez être utile à M. de Villefort...

— C'est vrai!... et n'est-ce pas tout naturel! — Nous venons vous en offrir le moyen.

Elle attendit, un peu craintive, que l'explication fût complète. — Gaston et moi, nous vous aimons, mademoiselle, et si l'un de nous n'avons renoncé à l'espérance de ce bonheur inouï que l'un de nous éprouvera lorsqu'il lui sera donné de vous appeler sa femme.

Dans ces paroles, elle sentit une menace.

Il essuya un pli de tristesse. — Il menaçait, elle se révolta. — Je vous ai dit: jamais!... Pierre repliqua, très calme, avec un sourire: — Et moi, je vous dis: Peut-être!... Je reprends... Je vous ai dit tout à l'heure que nous possédions la preuve de l'innocence, de l'innocence absolue, éclatante de M. de Villefort. Cette preuve, nous venons vous l'offrir, à vous, mademoiselle...

— A moi? — Oui... mais à une condition... une seule... — Dites... Je prévois, en effet, une infamie... — Vous possédez cette preuve le jour de votre mariage avec

l'un de nous, soit Gaston, soit moi.

— Une voile passa devant les yeux de Colette.

Elle chancela, retint un sanglot, puis se remit: — C'est plus qu'une infamie, dit-elle, c'est un lâcheté...

— Soit... — Ainsi, vous voulez... — Nous venons! — Ah! Dieu, ah! Dieu, dit-elle.

Et elle joignait les mains, suppliant.

— Mais je ne vous aime pas... — L'amour viendra. — Jamais je ne vous aimerai, jamais!

— Je ne puis prendre sur moi de vous répondre sur le champ, dit-elle, cela est horrible...

Laissez-moi, oui, laissez-moi... Je réfléchirai... il faut que je m'habitue à cette pensée...

Ils la saluèrent respectueusement. — Soit... — Puis, ils se retirèrent.

— Nous attendrons, dit Pierre. — Et quand ils furent dehors, Colette tomba évanouie.

En quelles angoisses elle passa le reste de cette journée! Vainement elle cherchait partout le salut! Elle ne le voyait nulle part.

Les deux frères avaient eu raison de compter sur son cœur, sur son sacrifice, sur son dévouement.

— C'en était fait d'elle, pour tous jours. — Mais Dieu! qui viendra à mon aide! Qui me sauvera!

Elle ne révélait rien au marquis de ce qui avait été dit dans son entretien avec les frères Girodias.

Il ne lui posa, du reste, aucune question. — Les yeux du vieillard seulement interrogèrent.

Elle fit semblant de ne pas comprendre et détourna les siens.

Il ne fit pas d'autre tentative, mais cette attitude nouvelle de Colette le laissa un peu surpris et alarmé.

Le duc était absent du château, lorsque les Girodias se présentèrent. — Ce fut à son retour qu'il apprit leur visite.